

TEMPERATURE

Du 7 septembre 1904.
Fahrenheit Centigrade
Midi 78 25
3 P. M. 86 25

Les Vétérans Louisianais à Baton Rouge.

Chaque année, à cette époque, les vétérans louisianais se réunissent dans une des principales villes de l'Etat et là, sous le charme émotionnant de leurs souvenirs, ils s'entretenaient des heures épiques d'autrefois, de leurs exploits surhumains et, hélas! des camarades disparus. Ils avaient choisi Baton Rouge cette année, et hier la capitale de la Louisiane, revêtue de ses plus beaux atours, faisait fête aux vétérans en gris, accueilli par des salves d'artillerie leur arrivées, les acclamait à leur passage dans les rues pavées.

La réception faite aux grands soldats de la Cause Perdus à Baton Rouge a été en tout point digne des hommes qui ont tout sacrifié, famille et fortune, pour la défense du territoire et du droit de la communauté. Une population s'honore et fait œuvre utile en rendant hommage à ses héros; elle montre que le sentiment de gratitude, un des plus nobles qui soient, l'anime profondément, et en même temps elle donne à ses fils un spectacle de nature à les rendre plus dévoués, plus patriotes.

Mais en se réunissant les vétérans confédérés ne songent pas qu'ils ont un grand devoir à remplir, et ils n'y manquent pas. Ce devoir c'est de consacrer par le souvenir de leurs sacrifices, d'empêcher l'histoire qui servira de catéchisme patriotique à leurs descendants de falsifier les faits, de jeter le soupçon sur les mobiles qui les ont poussés à entrer en guerre. Ils veulent que les générations futures sachent que si la fortune des armes se détournait d'eux leur cause n'en fut pas moins noble et digne.

C'est pourquoi hier, après les cérémonies d'ouverture de la convention, des discours de bienvenue et des réponses, une adresse du gouverneur du Mississippi, M. Vardaman, les vétérans ont applaudi et approuvé avec enthousiasme un rapport de M. Lewis Guion, président du comité d'histoire de la division louisianaise des vétérans confédérés.

Le comité de M. Guion s'est fait l'interprète avant cette fois pour tâche de dénoncer des livres en usage dans nos écoles, livres arrangés de façon à tromper la jeunesse, à l'induire en erreur sur les mobiles de leurs ancêtres.

Il s'en est acquitté avec un courage et un sentiment du devoir dignes de tous les éloges. En débauchant M. Guion dit: "Comme comité nous sommes qu'une grave responsabilité nous incombe dans l'exercice du devoir de maintenir pures les sources de l'histoire de la Sud. Nombre d'années précieuses ont été négligées et notre négligence criminelle a causé un mal immense. Or, il ne nous reste

qu'un court espace de temps pour accomplir ce que, pour elle, la personne de M. Guion dit qu'en 1901, sur recommandation de son comité, dix sept livres ont été interdits par le comité des écoles, et à ce propos il appelle l'attention sur une résolution adoptée par son comité à la même époque et unanimement ratifiée par les Confédérés de la guerre civile. Cette résolution est ainsi conçue: "Il est résolu que, dans notre opinion, aucun livre d'histoire ou tout autre livre d'école traitant des mérites et démerites respectifs du Nord et du Sud ne doit être en usage dans les écoles du Sud, à moins qu'il n'ait été écrit par un auteur en sympathie complète avec le Sud et son peuple, et à moins qu'il ne soit destiné à être mis en usage exclusivement dans les écoles du Sud."

Le rapporteur cite ensuite le "National Music Primer", un livre de chant en usage dans les écoles de la Nouvelle-Orléans, dans lequel la seconde strophe de la "Star Spangled Banner" est remplacée traitreusement par une strophe d'un caractère diffamatoire pour le Sud et son peuple, et qui contient aussi la "Battle Hymn of the Republic", un chant guerrier empreint d'un sentiment intense en faveur du Nord.

Divers "camps" de vétérans confédérés ont condamné ce livre et M. Guion demande à la convention de le condamner également. Il expose ensuite avec quelle persistance des gens malintentionnés travaillent à dénaturer l'histoire du Sud, et il déclare que son comité s'est vu dans la nécessité de condamner des histoires, des récits de guerre, des œuvres littéraires, des livres de lecture, des livres de chant et même des livres de géographie.

Il ferait argent, dit M. Guion, de sonner une chaire d'histoire américaine dans une des universités de l'Etat. Comme autrefois dans les batailles les vétérans confédérés font aujourd'hui face à l'ennemi, et si la victoire leur refuse ses lauriers quand ils versent leur sang elle leur trace des couronnes maintenant qu'ils accomplissent une œuvre d'assainissement.

LE BAPTÊME DU CZARÉVITCH.

Le cérémonial suivi hier matin au palais de Péterhof, écrit le "Temps", procède d'une tradition ancienne dont il faudrait rechercher l'origine jusqu'à la cour des Césars moscovites. Les quelques étrangers témoins, dans ce temps fabuleux, des solennités célébrées au Kremlin, notaient, dans leurs mémoires, l'ordre, l'éclat, la beauté des costumes, des rites et des cortèges; ils ajoutaient que, l'autorité des souverains russes étant absolue, la majesté leur était nécessaire et qu'une figure solennelle devait, naturellement, accompagner chacun de leurs mouvements. La religion orthodoxe pense de même quand elle prescrit que le baptême soit administré au Czarévitch par l' fonction de la myrthe et non seulement par la profusion de l'eau: ainsi les dons de Saint-Esprit sont censés reposer sur l'enfant précédant avant même qu'il ait atteint l'âge de raison. La foi populaire admet d'autant plus volontiers cette croyance

que, pour elle, la personne de l'empereur est une émanation directe de la divinité. Le loyalisme militaire souscrit à la fiction d'après laquelle ce grand-deux-maillot peut être héros de toutes les troupes cosaques et colonel de plusieurs régiments. Enfin toute cette bonne volonté d'oubli vient s'exprimer et s'épanouir dans la pompe nuptiale qui convie ceux d'en haut à cette cérémonie d'un à mille ans.

C'est une fresque byzantine, et cette fresque est aussi un tableau vivant. Hiératique si l'on veut, défrôlée, surannée, elle n'est pas moins moderne, et si moderne est saisissante quand on songe au foud humain qui forme l'arrière plan de la scène et aux couleurs sinistres dont est brodé le décor. Ce fond, c'est la Russie; ce décor, c'est la guerre; une terre de paysans, un moule obscur et souffrant; à l'avant-garde de ce monde, une armée jetée à l'encontre du monde nouveau qui grandit du côté du soleil levant.

Si traditionnelle, si invariable qu'elle soit, la cérémonie d'aujourd'hui s'a pas à ignorer ces choses, et, en effet, quand on y regarde de près, on voit qu'une place a manqué dans le cortège des ministres; celle du ministre de l'Intérieur. Ce vide, qu'il n'appartient pas au grand-maître des cérémonies de combler, est celui que l'anarchie se réserve dans les cérémonies de cour; elle l'occupe désormais, comme dans la fameuse composition d'Holbein, la Mort d'Intercelle parmi les vivants. Enfin, les chants d'église, les cloches discordes de Péterhof, n'ont pas non plus couvrir la basse continue que fait de loin le canon de Port-Arthur; un des régiments dont le Czarévitch est chef honoraire, le 12e de tirailleurs, est celui-là même qui fut décimé à Ka-Lien-Tsé; le baptême du Czarévitch, que reçoit le colonel, s'efface par le baptême du sang reçu par ses soldats.

Voilà des contrastes et des disparates dont un lyriste à effet pourrait s'emparer; nous verrions alors un nouveau Victor Hugo écrire un "1811" sur cet autre roi de Rome, mais le lyriste est inutile là où le grand cœur véritable et le loyalisme général, et tels sont justement les rapports qui lient, en Russie, le peuple et le royauté. Il répandent en ce moment dans la nation un mouvement d'allégresse et de renouveau, qui dissipe que les préjugés actuels peuvent avoir d'un peu sombre et qui fixe tous les espoirs sur la jeune tête destinée à porter plus tard la lourde couronne des Romanof. Que de cette tête sorte plus tard une pensée éclairée, conforme aux aspirations de la Russie moderne, c'est là le problème unique, puisque tout ce que l'Empereur pense et veut se réalise, et que les forces de la Russie sont les seules limites de son pouvoir.

En quel sens et pour quelles fins ce futur autocrate usera-t-il des facultés de la nation? Si les pronostics sont encore impossibles, des vœux se forment déjà à ce sujet; chaque opinion russe s'incarne dans un homme, propose un modèle et voit d'avance dans le Czarévitch un "Pierre", un "Alexandre", ou un "Nicolas". Ces préoccupations générales ont naturellement gagné le cœur de Nicolas II; il n'est pas sans intérêt de surprendre ses préférences personnelles dans le choix qu'il a fait pour son fils du prénom d'"Alexis".

Un seul des Romanof porta ce nom; ce fut Alexis Mikhalovitch, second de la dynastie, contemporain de Louis XIV et père de Pierre le Grand, le dernier des souverains moscovites, puis étendant de l'Asie, du confins, de la chaux. Ce ciment était mis sous une couverture en fer de la région d'Alsace. On obtient, de la sorte, un remède à la fois doux et religieux. Très adonné aux coutumes russes et sans affinité pour l'Europe, il ne fit qu'une fois campagne contre les Polonais, bien malgré lui, et le reste du temps, à l'exception de la guerre, il préférait la chasse au faucon. Amateur de belles cérémonies, pénétré de principe d'autocratie, il était éclairé aussi et se montrait partisan d'un progrès modéré; c'est ainsi qu'il fit construire au Kremlin le Potchey Dvoret, où se donnaient des représentations de cour; on y joua sous ses yeux "Judith et Holopherne" et d'autres drames tirés de l'Ancien Testament. Une autre réforme, ordonnée par lui sur le conseil du patriarche Nikon, fut moins heureuse, puisqu'elle détermina l'hérésie des Vieux-Croyants; ce fut la révision des textes sacrés, altérés par les erreurs des copistes et la publication d'une vulgaire imprimée. La résistance rencontrée dans la masse populaire, le choc du pouvoir politique contre ce que Tolstoï devait appeler plus tard la "Puissance des Ténébreux" érent dire alors pour la première fois qu'en Russie "il ne faut pas aller trop vite", ce que d'aucuns interprètent aussitôt en ce sens, qu'on n'y doit pas avancer du tout.

Pierre le Grand vint à point pour régner contre cette tendance. On sait qu'il est parvenu à la rupture des moules anciens. Ce procédé plus brutal, plus fécond aussi, présente un contraste abstrait avec la manière passive de "très placide" Alexis Mikhalovitch; le père et le fils occupent ainsi les termes extrêmes d'une série; ils forment les types caractéristiques entre lesquels on peut choisir.

Non, nous aurions prétendu trancher ce dilemme russe, ni surtout le résoudre en un autre sens que celui qu'indique aujourd'hui même le souverain de toutes les Russies; pourtant, il revient à l'esprit ce mot d'un de nos écrivains qui, montrant son fils, disait: "Voilà mon meilleur ouvrage", et l'on ne peut s'empêcher de supposer que ce que le Czar Alexis Mikhalovitch fit peut-être de mieux dans tout son règne fut de prendre dans la maison des Narishkine la caritative Natalia Kirillevna, et d'avoir d'elle le robuste gargon qui devait s'appeler plus tard Pierre le Grand.

Comment rassembler, dans les eaux nippennes, des flottes cuirassées? Comment atteindre ces lointaines côtes par le nord de la Russie et les glaces polaires? Voilà, sans doute, des questions qui passionnent l'actualité. Mais nous ne soupçonnerions guère que l'opinion publique, et y a trois siècles et plus, se préoccupait d'objets analogues. Aussi les révélations précieuses de l'historien le plus qualifié de la "ancienne marine française, M. Ch. B. de La Roncière, méritent-elles de ne passer point inaperçues. Avant de leur donner place dans le nouveau volume qu'il prépare, c'est dans la "Revue des questions historiques" qu'il nous en parle.

Un savant constructeur des bâtiments cuirassés, à blindage étanche, dès le règne d'Henri IV, sinon plus tôt. Sur une première membrure de chêne et de planchettes godronnées, on

plus tard? Un long instant s'étonna, lourd de silence et d'angoisse. Bientôt le capitaine, brisé par tant d'émotions successives, renversa la tête sur le dossier du fauteuil et ferma les yeux. Alors, sans bruit, Libert prit la lampe qui brûlait sur une console, la plaça près d'un fauteuil où il s'assit, et tournant la clef, par degrés, il plongea le salon dans l'obscurité, puis il sortit.

Et demeurant immobile, l'oreille attentive, pour le cas où de Bussières se lèverait, il se sentit envahi par une émotion involontaire, par une soulouneuse invincible.

Il perdit, dans le sommeil réparateur, la notion des choses avec la sensation des douleurs humaines.

XIV

OU DESTREM DISPARAIT

— Mon colonel, un des incolpés demande à vous parler confidentiellement, avant la prononciation du jugement. Il prétend avoir une très importante révélation à vous faire.

— Son nom? — Ah! c'est le marabout de la tribu des Ouled Daoud.

A ces mots, le colonel Destrem parut hésiter un instant à se rendre à la singulière invitation de son subordonné.

— Demandez-lui d'abord de

qu'il s'agit, lieutenant ordonnateur de l'officier greffier qui venait de lui transmettre la requête de l'indigène.

— Ce qui se passait à la dernière séance d'un conseil de guerre, institué récemment à Alger, sous la présidence du colonel Destrem. Il s'agissait de juger les prisonniers arabes expédiés dans les colonies opérant dans le Sud, depuis deux ou trois mois.

En cinq ou six jours, en effet, plus de deux cents indigènes, pris les armes à la main, ou dont les relations politiques avérées avec les Touareg et les habitants du Touat avaient été l'âme de la résistance à notre conquête, venaient d'être condamnés à des peines diverses.

Les plus coupables avaient été interrogés dans cette dernière séance d'un conseil. Pour ceux-là, ce serait la rélegation perpétuelle ou la peine de mort, suivant la gravité de leur cas.

L'officier renvoyé par Destrem reparut bientôt, et lui parla bas à l'oreille.

— Mon colonel, il s'agit, paraît-il, d'une affaire très ancienne, concernant un ex capitaine de sonaves, nommé de Bussières.

A peine le lieutenant venait-il d'achever, que Destrem stupéfait se leva.

— J'y vais, dit-il, menez cet homme dans la petite pièce spéciale attenante au greffe, et gardez-le à vue.

Pais il se pencha, respectueux, vers chacun des deux officiers supérieurs qui l'assistaient en qualité de juges, et leur dit quelques mots à voix basse.

Ensuite, il se redressa prononçant un accent autoritaire: — Messieurs du conseil, en vertu de mon pouvoir discrétionnaire de président, je suspends la séance pour un quart d'heure.

Les officiers défenseurs et les nombreux témoins cités par les indigènes manifestèrent leur indignation par des chuchotements étouffés, sans que le colonel daignât s'en occuper. Un instant après, il pénétrait dans la pièce désignée où il se trouvait en présence d'un Arabe de haute stature. C'était un homme de cinquante ans environ, à la physionomie empreinte d'une énergie farouche, un regard profond. Une barbe grisonnante cendrait son visage basané.

SI VOUS ETES... JUNIUS HART PIANO HOUSE, LTD. 1001 RUE DU CANAL, NOUVELLE-ORLEANS.

AMUSEMENTS. GRAND OPERA HOUSE. Opéra House pour applaudir la troupe de M. Chas. Fourton dans "The Prisoner of Zenda".

ATRENEE LOUISIANAIS. CONCOURS DE 1904. L'Athénée propose le sujet suivant aux personnes qui désirent prendre part au concours de cette année: "LES PIONNIERS FRANÇAIS DANS LA VALLÉE DU MISSISSIPPI."

EDITION QUOTIDIENNE. Pour les Etats-Unis, port compris: \$12.00. Un an \$7.50. 6 mois \$4.00.

EDITION HEBDOMADAIRE. Paraissant le Samedi matin. Pour les Etats-Unis, port compris: \$2.00. Un an \$12.00. 6 mois \$6.00.

EDITION DU DIMANCHE. Cette édition paraît chaque dimanche dans notre édition quotidienne, aux abonnés et est donc gratuite. Les personnes qui veulent s'abonner doivent adresser aux marchands.

Feuilleton. L'Abaille de la N. O. LA FAUVETTE Du Faubourg. Par Henri Germain. TROISIÈME PARTIE. XIII. PÈRE ET FILLE! Suite. — Permettez-moi d'ajouter à ce sujet — puisque l'occasion,

— Mais ce mariage est impossible maintenant, s'écria-t-il, puisque je suis vivant. — Ne vont-ils pas apprendre, n'ont-ils pas appris déjà, par les journaux, et même par Me Teauvin, ma réapparition, mon existence? — Que faire? continua-t-il angoissé, et momentanément oublié de la présence de Libert. — Interposer, faire valoir mes droits anciens et indiscutables, ou laisser s'accomplir cette union? — Ai-je le droit, après si long temps, de briser leurs espoirs, d'anséantir un bonheur si proche? — Tous deux étaient convaincus de sa mort: leur loyauté n'est pas niable. — Hélas! Paule n'avait connu par moi que le malheur et le chagrin! — Que faire, mon Dieu, que faire! — Il s'interrompit encore, en proie aux plus terribles perplexités, à la plus horrible lutte intérieure.

— Sa raison finissait à exoner, à approuver même la conduite de Paule, mais son cœur étouffé, saignant, ne pouvait se résoudre à la savoir à un autre. — Tout son ancien amour, religieusement conservé, entretenue généralement au fond de son âme généreuse et tendre, remontait en pensées violentes, Pompilaisait à la fois de regrets, de déchéments, de colère et de désespoir.

— Libert restait debout, devant lui, respectueux de son chagrin, mais effrayé de l'exaltation de son cerveau. — Quelle décision prendrait-il

— Ce qui se passait à la dernière séance d'un conseil de guerre, institué récemment à Alger, sous la présidence du colonel Destrem. Il s'agissait de juger les prisonniers arabes expédiés dans les colonies opérant dans le Sud, depuis deux ou trois mois.

— Messieurs du conseil, en vertu de mon pouvoir discrétionnaire de président, je suspends la séance pour un quart d'heure. Les officiers défenseurs et les nombreux témoins cités par les indigènes manifestèrent leur indignation par des chuchotements étouffés, sans que le colonel daignât s'en occuper. Un instant après, il pénétrait dans la pièce désignée où il se trouvait en présence d'un Arabe de haute stature.